



« Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes... »

Ici, c'est un peu comme pendant une guerre, un matin de trêve, une paix incertaine, mais l'issue n'est pas douteuse. Et je songe en effet à *La Chanson de Craonne* qui fournit le titre de ce chapitre inévitable, mais que je souhaite le plus bref possible.

Premier mai 2003, sur le site de Metaleurop ex-Penarroya, ex-première usine en Europe pour le traitement du plomb, ex-légende ouvrière. Le ciel est bas, plutôt changeant. Il a plu, puis on est passé au bleu moucheté de petits nuages blancs délicats comme des dentelles de dessous féminins. Il en sera ainsi de cette alternance toute la journée.

Je me tiens un peu à l'écart. C'est sans doute la dernière fois que je viens ici. Tout se fige déjà en cet endroit que j'ai connu voici peu si agité, si bouillonnant, lorsque plusieurs centaines d'ouvriers s'y réunissaient avant de se lancer dans l'une de leurs actions exemplaires qui donnaient le vertige aux masses et des vapeurs aux patrons. J'ai vu brûler les chariots élévateurs

et la fièvre qui prenait chacun lors de ces instants magiques, quand la violence révolutionnaire des métallos rend coup pour coup à la violence patronale.

Les drapeaux rouges du Parti communiste et ceux du Parti socialiste claquent au vent. Après la minute de silence à la mémoire de tous les ouvriers tués ici depuis cent neuf ans, décapités par les machines, pulvérisés par les explosions de four ou brûlés vifs comme de l'amadou par les métaux en fusion à plus de mille degrés, la fanfare joue *L'Internationale*. Je suis de ceux, je l'avoue, dusse-je en être puni par de récentes lois scélérates, que *La Marseillaise* laisse de glace mais qui sont toujours profondément émus par *L'Internationale*, ce vieux chant révolutionnaire qui fut, dans l'Histoire, entonné par des centaines de millions d'hommes qui voulaient changer la vie et faire chanter les matins de Paris à Berlin, de Londres à Moscou, en passant par Pékin, Mexico, Budapest, Madrid, Turin... Que reste-t-il de tous ceux-là, de tous ceux qui y ont cru, de tous ces camarades inconnus et que pourtant j'imagine tels des frères dont nous n'avons pas su, les défaites succédant aux débâcles depuis trente ans, préserver l'héritage historique?

Metaleurop Nord devait disparaître, on y était trop dignes, on donnait le mauvais exemple. Ici, nul ne songeait à se prostituer dans les « reality-shows » d'une télé pourrie ; on était simplement fier d'appartenir à la classe ouvrière, de travailler dans une usine d'élite, de produire de la richesse en espérant qu'elle serait un jour répartie avec davantage de justice.

C'est fini, la fanfare ouvrière s'est tue. Il y a un flottement. Ceux de la chorale venue de Lorient et qui ont arraché des larmes en chantant tout à l'heure *La Butte rouge* sont les premiers à quitter les lieux. Les élus suivent, le mouvement se précipite. J'hésite à partir, je suis ce genre de types qui s'en va toujours dans les derniers. Derrière moi, le site de trente-huit hectares devient le territoire des vigiles et de leurs chiens policiers : pas un regard vers ces flics privés, mais au-delà, ce site fantastique, cette légende prolétarienne une dernière fois...

Là-bas, le siège avec en chiffres de céramique blanche sur fond bleu la date de la fondation : 1894. Quelques arbres poussés on ne sait comment, un peu ridicules entre le gigantisme des châteaux d'eau, de la tour à plomb de chasses et des cheminées des fours. La cantine, long bâtiment plat, siège des assemblées générales, des cafés à vingt centimes et des sandwichs à prix coûtant servis par des femmes toujours souriantes, quelle que soit l'issue des combats. Des femmes qui avaient accroché une banderole derrière le comptoir : « Courage, les mecs, les femmes sont avec vous ! » La seule banderole du site où l'on pouvait voir, peinte en bleu, une petite fleur.

Nom de dieu, que c'est beau. Et que serions-nous sans les femmes, sans leur douceur aux instants de répit et leur détermination sans faille dans la lutte ?

Ailleurs, les bombes oscillent entre colère et espoir et, comme un cri qui sonne tristement aujourd'hui, ce leitmotiv : « Metaleurop vivra ! »

L'espace est hachuré de voies ferrées qui ne mènent plus nulle part, et les wagons abandonnés comme pour une alerte aérienne semblent des proies faciles pour la rouille du temps qui passe lors de lendemains incertains.

Les prédateurs, tous ces requins de la finance qui précèdent les vautours du dépeçage avec la complicité des chacals des médias, ont gagné. Le capitalisme « mondialisé » triomphe, et la barbarie avec lui, tandis que nos élites, lourdement absentes, nous parlent toujours d'ailleurs, loin, très loin... comme en Afghanistan ou en Irak, d'autres élites devaient parler de la cruauté dont étaient victimes les ouvriers de Metaleurop Nord ! C'est le nouveau job des élites que de nous parler toujours d'ailleurs, afin qu'il ne nous vienne pas l'étrange idée de nous révolter contre nos propres exploiters, ici et maintenant.

Et comme les prétendues « élites » n'hésitent pas sur les heures sup' (c'est dans leur idéologie), accessoirement, elles jouent sur les mots avec la vie des autres. La criminelle négligence patronale équivaut à un assassinat, mais cela devient « un accident du travail ». Quand pour leurs seuls profits les financiers mènent une population au chômage et au malheur, il s'agit seulement d'une « logique économique ». Qu'ils ne s'étonnent donc pas de soulever une véritable colère chez ceux qu'ils exploitent, et qu'ils se désolent en constatant que cette colère individuelle peut se muer en haine de classe et en révolte organisée chez ces

travailleurs qu'ils traitent avec un tel mépris.

Des ouvriers, dont certains connaissaient mes livres, m'ont fait venir sur le site de Meta-leurop Nord, m'ont parlé et m'ont choisi pour donner une forme écrite à leur mémoire. C'est ma seule légitimité, elle vient d'eux. Je ne leur ai pas caché la vérité sur mon passé, que j'avais au temps jadis été militant communiste pro-Chi-nois, ce qu'on appelait, avec des intonations très variables dans la voix, un « maoïste ».

Et que je ne regrette rien, même si je me suis en partie trompé. Au moins ai-je fait quelque chose de mes vingt ans. Aujourd'hui, nous en sourions. Ici, aux yeux de l'Histoire, nous sommes tous des vaincus et cela nous rapproche. Mais si mon histoire n'est pas l'objet de ce livre, la leur a au moins une portée universelle, car elle démontre, presque trente ans après Lip, que la classe ouvrière est restée extraordinairement combative et, fait de plus en plus exceptionnel, ne renonce pas à sa dignité. Accessoirement, comme me l'a dit l'un des ouvriers, on peut perdre une lutte et gagner autre chose : sa propre estime. Le livre soulève plusieurs questions. L'une d'elles, fondamentale, ne pourra pas toujours être escamotée. Faire l'économie de la réponse serait une perte de temps dommageable aux forces progressistes de ce pays. Ainsi, à voir le mépris et la haine que soulèvent les Verts, devons-nous nous poser le problème de l'articulation entre la revendication de la préservation environnementale, voire de la santé publique, et la défense de l'emploi directement menacé par les exigences basiques de l'écologie. Sans vouloir outrepasser mon rôle en avançant des solutions, il me semble cependant clair, dans le cas de Metaleurop Nord, que les Verts auraient sans doute gagné en crédibilité et facilité le dialogue s'ils avaient pris en compte le contexte économique et fait montre d'un moindre maximalisme, lequel s'accordait mal avec les réalités dramatiques des ouvriers de Metaleurop Nord. D'autant moins, au reste, que les ouvriers avaient le sentiment, pour reprendre l'expression de plusieurs d'entre eux, de « défendre leur peau ». Il est des cas, et cela s'apprend, où la « Cause du Peuple » requiert davantage l'écoute que les grandes envolées lyriques, le dialogue que les anathèmes dogmatiques et la conciliation plutôt que l'excommunication... Car à quoi bon une planète propre comme les WC d'un Hollandais ou le vanity-case de Dominique Voynet si un grand nombre de femmes et d'hommes crèvent de faim et de misère ?

Les rencontres avec les salariés de Metaleurop Nord n'avaient pas lieu dans le vaste bureau obligeamment mis à ma disposition par le maire de Courcelles-lès-Lens, ni dans la salle des mariages que je pouvais utiliser tout à loisir lorsqu'elle était libre, cas assez fréquent comme on l'imagine bien. Avec l'assentiment de mes interlocuteurs, j'avais installé une petite table et mon magnétophone dans un coin du hall du premier étage, à quelques mètres seulement de l'endroit où se réunissent les instances des sept cents membres de l'association Chœurs de fondeurs, constituée des anciens salariés de Metaleurop Nord. Ainsi les entretiens se déroulaient-ils à la vue de tous, chacun pouvait s'approcher, participer, hocher la tête, sourire. Pas d'ambiance de confessionnal, donc, car je n'aurais su, par manque de pratique, quelle attitude y adopter...

Mes questions n'apparaîtront pas ici, seules les réponses comptent. Ni les relances que je proposais, ni certains silences que je dois respecter. Comme n'apparaîtront pas les sourires épanouis, les regards lumineux et parfois les voix qui se brisent ou les larmes de mes interlocuteurs qui me laissaient dans le plus profond désarroi.

Il manquera des choses, dans ce livre, car on ne peut pas tout dire des impressions fugitives qui vous traversent tels des feux follets. Ce que Graham Greene appelait « le facteur humain »... Ainsi « l'accent » des gens du Nord, les « ducasses » dans les petits patelins où l'on mange avec les doigts des frites, des moules et des gaufres tandis que la fanfare joue *Le P'tit Quinquin*. Une chaleur humaine immédiate. Des gens que je n'avais jamais vus venant me serrer la main, à moi, un inconnu, au motif que j'étais seul avec mon sac de marin sur l'épaule et que j'avais l'air un peu perdu. Quoi qu'on dise, ici l'étranger n'est pas rejeté, car si ce n'est qu'un homme qui passe, il s'est cependant arrêté quelques instants chez vous. C'est un pays où l'on adopte les chiens perdus, qui se perdent de nouveau et sont adoptés ailleurs, parfois par le voisin. Ici, on a le sens du bonheur parce que le malheur, de grèves sanglantes en vie de misère, de chômage en guerres et en occupations étrangères, on connaît trop bien. Et puis les femmes sont très belles, mais l'étranger l'apprend bien vite : une fille du Nord ne quitte pas son pays.

Voilà, c'est comme ça. Ce coin du Nord est un peu d'un monde chaleureux et solidaire qu'ailleurs on perd de vue, un monde haï et qu'il faut détruire pour ceux qui nous concoctent un petit enfer sur mesure où nous serons isolés et donc vulnérables, car c'est le but de la manœuvre.

Il ne suffit pas au capitalisme international de bouleverser l'infrastructure économique, ni de modifier à son avantage le mode de production: il veut davantage, s'attaquer à la superstructure, changer l'homme, la société, la vie, le quotidien et les valeurs, tout ce qui tendait à la solidarité, au collectif et au bien commun puisque dans nos conceptions l'homme ne peut être un loup pour l'homme, ni les rapports qui régissent nos relations un état de guerre permanent. A croire que dans les bureaux d'études de la mondialisation ultra-néolibérale où l'on peaufine l'offensive générale capitaliste, on a lu attentivement Karl Marx et Mao Tsé-Toung pour *altérer* leurs théories en *dénaturant* les moyens afin *d'inverser* les objectifs.

A ceux qui ne font rien et me diront, comme ils le font depuis toujours : « À quoi bon? », je conseillerai de lire ce livre. Ils y découvriront, au moins, ce qu'ils ne seront jamais : des hommes qui savent dire « non » et n'hésitent pas à se battre.